Un Alsacien au pied du mur

Employé dans les Forces françaises stationnées à Berlin jusqu'à leur dissolution en 1994, Jean-Marie Weiss a été parmi ceux qui franchissaient régulièrement le mur. Souvenirs d'il y a trente ans et plus.

Son récit est intime tout autant qu'universel. Son histoire se mêle à l'Histoire, celle qui remplit les manuels scolaires. Entre 1982 et 1994, Jean-Marie Weiss, 59 ans aujourd'hui, a vécu la fin de la guerre froide à Berlin-Ouest, puis à Berlin tout court.

Drôle de destination pour le début de carrière du natif d'Eschbach, au nord de Haguenau. De la vie à la ferme aux enjeux internationaux, il n'y a eu qu'un pas. Celui effectué pour le service militaire.

L'Alsacien Jean-Marie Weiss (à droite) en 1990, au siège du commandement des forces françaises de Berlin. À ses côtés, le général Cann (à gauche) et l'adjudant-chef Boulbin.
Document remis

D'une histoire à l'autre

« Je voulais partir, découvrir quelque chose, explique Jean-Marie Weiss, aujourd'hui à la tête de l'une des succursales berlinoises d'une célèbre marque automobile allemande. J'ai fait un test d'allemand et décroché un poste comme traducteur au cabinet du général des Forces françaises à Berlin. »

Le voilà, à 22 ans, au cœur de l'ex-caserne Hermann Goering, devenue Quartier Napoléon, au plus près du gouvernement militaire français de Berlin-Ouest. Il y reste après sa conscription en tant qu'employé civil.

Deux éléments lui reviennent en mémoire. D'abord, la reconnaissance des Berlinois à l'égard des Français présents dans ce qui était alors une enclave. « C'était autre chose que l'image qu'on en avait en Alsace », dit pudiquement Weiss. Et puis, il y a le mur. Les 43 kilomètres de béton qui scindent la ville en deux habitent le quotidien de ses premières années outre-Rhin. « Le vivre, c'était spécial. J'étais devant un mur avec, de l'autre côté, un ennemi militaire dont je ne savais pas trop qui il était. »

Adjoint au chef du protocole, il a souvent été amené à rallier Berlin-Est. On le chargeait notamment de déposer à l'ambassade soviétique des lettres de protestation contre la violation du statut quadripartite de Berlin. « À 27 ans, mon premier passage à l'Est, via le Checkpoint Charlie, m'a marqué pour la vie ».

Le 9 novembre 1989 au soir, les coups de pioche historiques se font sans lui. Weiss est en effet… dans le train militaire qui, chaque jeudi, à 17 h, partait de Berlin pour Strasbourg. Sans Internet ni informations en continu, c'est à son arrivée en Alsace, le vendredi à 6 h du matin, que sa sœur lui apprend la nouvelle.

Reste l'effet de surprise, presque intact trente ans après. « Jamais je n'aurais pu m'imaginer que le mur allait tomber, que des gens allaient le traverser sans que des soldats leur tirent dessus, sans que des chiens de garde ne les attaquent. J'ai passé mon week-end devant la télé avec la hâte d'y retourner. »

À Eschbach, un beau-frère plaisante en lui signalant que la chute du mur va le mettre au chômage. Le lundi matin, les points de passage sont ouverts, les Berlinois de l'Est font la queue dans les banques de l'Ouest pour recevoir leur allocation d'une centaine de marks.

La non-intervention des troupes soviétiques puis la réunification allemande accélèrent effectivement la reconversion de l'expatrié. Jean-Marie Weiss devient porte-parole de l'unité devenue Forces françaises stationnées à Berlin.

«J'ai décidé de rester à Berlin»

En 1994, année du grand départ, il assiste à des dizaines et des dizaines de cérémonies, parades et fêtes d'adieu, dont une où il fait venir le groupe de musique Vogesia de son village pour représenter la France. « J'ai décidé de rester à Berlin. Je vis encore dans ce qui était le secteur français. »

À deux pas de l'aéroport Tegel et de la forêt, lui et sa famille se régalent d'un Berlin cosmopolite, mué en musée à ciel ouvert. L'Alsacien travaille tour à tour dans les relations presse, le commerce international puis l'automobile. Il a vu la ville changer en profondeur, les mentalités "wessie" et "ossie" s'y mélanger, le Checkpoint Charlie devenir Disneyland.

« Fêter ces 30 ans, c'est important. Il y a derrière la fin du mur une image de liberté qu'il est bon de rappeler. » Tous les jours, pour aller au travail, il passe par la station de métro Friedrichstrasse. Entre 1961 et 1989, un grand poste-frontière berlinois, surnommé le palais des larmes, s'y trouvait. « J'y pense à chaque fois ».

Michel ALLEMANN